

tressaillir ; oui, ce sont des chants bien connus de son oreille. Ne les disait-il pas lorsqu'il était enfant, aux jours d'innocence et de foi, ces purs et doux Noël's de nos vieilles campagnes ?

Un rayon d'espoir passe dans son regard ; il espère être entendu, il appelle de nouveau, encore, toujours. Mais les paysans qui chantaient en chantant dans leurs bruyantes charettes, n'entendaient point cette voix qui sortait des profondeurs de la terre. D'ailleurs, un vent chaud et lourd, malgré la saison, annonçait un orage prochain, et chacun, au plus vite, rentrait dans sa demeure.

Enfin, la tempête se déchaîne ; le malheureux perd tout espoir d'être entendu. La pluie tombe avec violence, et le potier épouvanté voit le niveau de l'eau qui s'élève de minute en minute et menace de le submerger.

Les éclairs l'aveuglent, les éclairs foudroyants du tonnerre lui font instinctivement courber la tête, le limon infect arrive presque jusqu'à ses lèvres, ses forces s'épuisent ; encore un moment, il va disparaître sous les flots fangeux que soulève la tempête.

— Seigneur, Jésus, s'écrie-t-il, sauvez-moi, je péris !...

Le cri de sa foi native, tant de fois prononcé par sa bouche d'enfant, s'était de lui-même échappé de sa poitrine, et cette fois c'était bien la surnaturelle espérance, dont la flamme brillait dans son regard élevé vers le ciel.

Un éclair effroyable déchirait la nue à ce moment, et un coup de tonnerre plus terrible qu'aucun autre ébranlait la vallée.

Une masse de terre énorme se détache du sommet du précipice, roule et vient s'écraser au fond du gouffre.

O merveille ! cette masse forme un monticule qui s'élève au-dessus de l'eau et monte en pente douce jusqu'au sommet de l'abîme.

Mule et charette ont disparu dans ce cataclysme ; mais le potier, après mille peines, arrive sain et sauf au bord.

Le lendemain, il se remet en marche, car il faut réparer ses malheurs.

Un voyageur l'aborde :

— Où vas-tu potier ? lui dit-il.

— Si Dieu me le permet, répond l'homme d'une voix calme et grave, en découvrant sa tête, je vais à la ville voisine, exercer mon métier.

D'ordinaire, la prospérité enfle le cœur de l'homme ; il ne voit plus la main miséricordieuse de Dieu qui l'a élevé, il ne veut plus la voir ; il ne regarde que ses succès qu'il attribue orgueilleusement à son savoir-faire.

Dieu a pitié de cette folie ; il avertit avec bonté l'insensé par mille messagers célestes. Mais, de tous ces messagers, il n'y en a souvent qu'un seul qui soit écouté : le MALHEUR. Ne le laissons point venir et pour cela soyons toujours humbles.